

JACQUES LEMAIRE

La vie et l'œuvre de Derek Doyle

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

La vie et l'œuvre de Derek Doyle

Du même auteur

Disparaître, Les Éditions Sémaphore, Montréal, 2022.

JACQUES LEMAIRE

La vie et l'œuvre de Derek Doyle

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514 826-1594
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca
f EditionsSemaphore @editionssemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier et Raymond Arès
Mise en page : Christine Houde
Graphisme de la couverture : Christine Houde

ISBN 978-2-925338-05-5
Dépôt légal : 2^e trimestre 2025
© Les Éditions Sémaphore et Jacques Lemaire
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

LUNDI

— Ah! Quelle tempête! Je n'ai jamais vu un blizzard pareil. Ouf! toute cette neige! Et vous entendez? Ces flocons qui claquent aux fenêtres? Ça tape, on dirait des coups de fouet. Tac, tac, tac, dans les vitraux! Et il a fallu que vous arriviez chez moi par un temps pareil... Bon, racontez-moi : comment s'est déroulé votre voyage?

L'homme qui accueillait avec tant de courtoisie François Lafrenière, journaliste et biographe à la pige, avait longtemps été l'une des gloires de la musique populaire. Né à Manchester, vétéran du *Swinging London*, Derek Doyle avait parcouru la planète avec ses chansons, donnant des spectacles partout, sur tous les continents, s'arrêtant parfois pour absorber l'esprit d'une ville, comme à Berlin à l'ombre du mur, comme à Philadelphie avec le nouveau soul des ghettos, comme à Los Angeles alors que les drogues de synthèse prenaient possession des plateaux des films *undergrounds*, des motels toxiques et des bars *topless*. Toutefois, à l'époque où eut lieu la rencontre qui nous occupe, il ne jouait plus en concert, et cela, depuis longtemps. Il préférait s'installer quelque part, ici ou là, et composer des albums en solitaire, des pièces qu'il travaillait avec un soin maniaque. Pendant des semaines, il inventait des échantillonnages, les collait par ordinateur, les faisait tourner en boucle, créait des pulsations inattendues, ajoutait des paroles, des cris, des souffles. Terminer une chanson pouvait être l'affaire d'un mois, souvent davantage, et avant qu'un disque le satisfasse suffisamment pour qu'il le rende disponible sur le Web, trois ou quatre années pouvaient s'écouler. Avec quel succès son travail était-il reçu? À vrai dire, assez peu de gens s'intéressaient encore à ses œuvres : le public les jugeait étranges avec leurs rythmes compliqués et lointains, comme dans cette pièce où il avait mêlé des psalmodies tibétaines à des percussions venues

d'Afrique. La plupart trouvaient le résultat trop ésotérique. Pourtant, ceux qui prenaient le temps d'écouter la musique de Doyle avec attention, de s'y abandonner en quelque sorte, reconnaissaient qu'elle n'avait jamais été aussi bouleversante. Pour eux, les sons qu'elle faisait naître les transportaient ailleurs, dans une dimension nouvelle, tissée de prières. Ils évoquaient des chants récités par des anges. Ils faisaient voir de vastes paysages désertiques où le vent roule avec furie sur les pierres. La tâche de Lafrenière allait consister à poser au musicien des questions sur sa carrière. De manière plus personnelle, le biographe se sentait immensément chanceux, puisqu'il allait vivre une semaine auprès de ce grand artiste, lui le plus fidèle de ses admirateurs.

— Je suis heureux que Jim ait réussi à vous ramener ; une heure de plus et il aurait fallu que vous restiez au village. Je trouve ce pays effrayant avec ce froid et cette neige ! Brrr... Et encore, nous ne sommes qu'au début de l'hiver. Ce sera quoi en janvier ? En février ? Enfin... Je désirais un endroit isolé pour composer, eh bien, je suis servi !

Lafrenière se sentit charmé par l'anglais dont se servait Doyle. L'artiste déroulait ses phrases en y mettant une sorte de tendresse, ponctuant leur mélodie par le battement précis des consonnes. L'impression d'une énigmatique sagesse, peut-être celle d'une douce ironie, se dégageait de ce rythme lent et bien scandé. Doyle possédait l'allure et les gestes de la plus délicate des amabilités, au contraire de ce Jim, l'homme à tout faire de la maison. Ce dernier avait accueilli Lafrenière à sa descente de l'autocar, en toute fin d'après-midi, à Sainte-Anne-des-Monts, d'un « *hi* » peu enthousiaste, après quoi le personnage s'était révélé aussi taciturne qu'une statue de pierre. Pas un mot du voyage, pas un sourire pendant deux heures. Il s'était contenté de conduire son passager jusqu'au manoir, manifestement peu ravi d'avoir quelqu'un à ses côtés. Le bonhomme était énorme, un véritable mastodonte, et son crâne rasé, sous la lueur bleutée du tableau de bord, ses oreilles mutilées par des épingles de nourrice, ses joues percées de petites billes d'acier, rien de

tout cela n'encourageait la familiarité, non plus que les tatouages aryens qu'il portait au cou. Lafrenière n'en avait rien laissé paraître, mais le silence entre eux était vite devenu oppressant.

Ils roulèrent longtemps sur la 299, la route qui traverse de part en part la Gaspésie. La nuit la plus profonde les enveloppait, transpercée par les faisceaux étroits des phares. Les flocons de neige tombaient lourdement, de plus en plus serrés. De toute l'expédition, Lafrenière n'aperçut aucune voiture. Nulle trace, non plus, d'un lieu habité dans ce paysage gelé, rien, même pas la plus misérable des cambuses. La dernière heure avait suffi pour le séparer de la société des hommes.

La Jeep finit par tourner à droite, sur un chemin recouvert de neige. À deux occasions, Jim dut freiner, reculer, donner davantage de puissance au moteur et foncer pour traverser une congère qui s'était formée au milieu de la route. Le périple se révéla encore plus lent et ardu lorsque le véhicule commença à gravir, souvent en dérapant, les flancs pentus et glacés d'un de ces monts auxquels personne n'a donné de nom, de plus en plus haut au-dessus de la vallée que creuse depuis des millénaires la rivière Sainte-Anne. Autour de lui, Lafrenière sentit la présence inquiétante des bois drus. La tempête s'abattait avec une force soutenue, tellement qu'elle avait failli obliger Jim à arrêter, les condamnant tous les deux à rester là, assis l'un à côté de l'autre, au moins jusqu'à l'aube, quand, enfin, au loin, ils distinguèrent de minuscules points de lumière tremblant à travers la neige. Ils étaient arrivés au manoir. *Quel soulagement*, se dit Lafrenière en pensant qu'il n'aurait plus à se morfondre avec ce colosse à ses côtés. *Bientôt, Doyle se tiendra debout, juste devant moi.* À cette pensée, son cœur cogna très fort.

Aveuglé par les bourrasques, le journaliste descendit de la Jeep et, accompagné de Jim qui portait sa valise, il se précipita à l'intérieur du bâtiment. Jim s'anima pour l'aider à se déshabiller : il saisit son manteau pour en secouer la neige avant de le déposer avec soin au vestiaire. De toute évidence, l'endroit impressionnait le colosse. La Jeep, c'était son

territoire, à l'inverse de cette maison, où il devait respecter certaines convenances.

Jim mena l'invité de Doyle vers une petite salle d'attente.

— Monsieur va bientôt vous accueillir.

Jim se retira en adoptant une allure feutrée, laquelle, à cet instant-là, le rapprochait davantage du majordome que du skinhead.

*

Lafrenière demeura longtemps à patienter.

Il regarda sa montre : dix minutes déjà, puis quinze. Deux chaises droites capitonnées de velours émeraude étaient disposées de part et d'autre d'une fenêtre elle-même encadrée de rideaux d'un gris très pâle. La giboulée frappait la vitre givrée, ce qui raffermait la sensation de molle chaleur dans laquelle baignait son corps. Il aurait pu s'asseoir mais, trop nerveux à l'idée de rencontrer Doyle, cet artiste — non, ce génie! —, il préféra rester debout. Il tournait en rond dans un espace de quelques mètres. Discrètement éclairé par une lampe suspendue, l'endroit dégagait une évidente impression de richesse avec sa tapisserie d'un turquoise délicat, piquée de fils dorés, et, déroulé sur le plancher, un kilim aux formes géométriques compliquées. Un magnifique vase oriental, aux dessins tracés d'un bleu très doux, reposait sur une table à pied. Il représentait une scène de la vie de cour, quelque part en Chine : une jeune dame en tunique se prosternait avec grâce devant son seigneur. Un petit chien, délicieusement figé dans la porcelaine, observait sa maîtresse.

Lafrenière avait fini d'admirer ces objets et il continuait d'attendre. Il n'osait pas sortir de la pièce, ne serait-ce que pour manifester sa présence : les habitants de cette maison devaient avoir leurs habitudes bien réglées et il ne voulait pas qu'ils en dérogent sous prétexte qu'il avait hâte d'être reçu par Doyle. Les personnalités riches et célèbres n'avaient jamais intéressé Lafrenière, les gens de pouvoir non plus, mais un artiste

assez imaginatif pour le faire frissonner d'émotion? Oh, ça oui! Un être capable de mettre la beauté en marche? Au plus haut degré! D'être hébergé pendant quelques jours dans sa maison, de bientôt manger à sa table, de profiter de l'occasion pour lui poser toutes les questions qui l'intriguaient, qu'était-ce sinon un rêve éveillé? Et si Doyle n'avait pas le temps de le recevoir immédiatement, Lafrenière n'avait qu'à prendre son mal en patience!

Jim avait-il oublié de signaler son arrivée? Fatalement, on allait se rappeler qu'il était là, dans la salle d'attente, non? Jim aurait alors la charge de venir le chercher et de le mener vers son maître. En imaginant cet instant, face à Doyle, Lafrenière craignit de ne plus savoir quoi dire. Il se voyait paralysé et muet, ou au contraire trop bavard, lançant des phrases empilées, sans queue ni tête, et que l'autre ne comprendrait pas. Peut-être le trouverait-on ridicule de bégayer ainsi. Doyle serait exaspéré au point où il renverrait le journaliste chez lui, à Montréal.

Voilà une heure qu'il faisait les cent pas dans cette salle. Enfin, il entendit une sorte de rumeur : quelqu'un là-bas distribuait des ordres. À n'en point douter, c'était *lui*. Lafrenière ne l'apercevait pas encore, mais il pressentait sa présence. Il distinguait même le froissement de ses vêtements. Il eut l'impression de recevoir un coup à l'estomac quand quelqu'un ouvrit la porte de la pièce. Doyle se trouvait juste devant, à trois pieds. Lafrenière sentit une montée de chaleur grimper à travers son corps tandis que l'autre s'approcha pour lui serrer la main.

— Ah! Quelle tempête! Je n'ai jamais vu un blizzard pareil. Ouf!

Après quelques mots de bienvenue, Doyle s'excusa d'avoir été si long à le recevoir : il cherchait une mélodie à combiner à un rythme compliqué et, oui, il avait fini par la découvrir. Il détailla son propos avec un ton, à vrai dire, un peu désinvolte. Ce n'était rien, cette attente, bafouilla Lafrenière, vraiment peu de choses, il était si heureux de le rencontrer — que des formules de pure politesse, au fond assez

insignifiantes. Du moins, il eut la présence d'esprit de les prononcer dans un ordre correct. Il était soulagé d'avoir gardé un peu de sang-froid.

— *Monsieur Lafrenière, Jim vient de monter votre valise et votre ordinateur portable dans votre chambre. Je suggère que nous prenions quelques instants pour faire connaissance...*

Lafrenière était surpris que Doyle lui adresse quelques mots en français. L'artiste articulait « La-freu-nieur » avec un accent, en roulant les *r* et en laissant traîner un peu longuement chaque syllabe. Il reprit ensuite en anglais :

— Votre éditeur m'a appris que vous avez déjà l'expérience de quelques bouquins sur des musiciens. Il a fortement insisté sur le fait que vous écrivez directement en anglais et en français, autrement dit que deux versions de ma biographie pourront paraître en même temps. Deux marchés rejoints d'un seul coup... Votre patron a cru me convaincre avec cette niaiserie. Mais, voyez-vous, quand j'ai entendu son argument, ça m'a laissé complètement froid. Si je vous ai proposé ce contrat, que de vieux professionnels comme Edwards ou Collins auraient accepté avec joie, c'est que votre parcours m'intéresse. Je me suis informé à votre sujet. Oui, j'ai pris cette peine... Après tout, vous serez mon biographe, mais également mon invité, alors autant choisir une personne avec qui j'éprouverai un certain plaisir à discuter. Quelqu'un capable de me stimuler. Vous possédez une formation en littérature, n'est-ce pas? Un doctorat de Princeton, je crois, en lettres françaises, c'est bien ça?

Doyle posait ces questions en guidant le journaliste vers un petit boudoir où du darjeeling fumait. Une lampe de table à l'abat-jour en papier de Chine répandait une lumière diffuse. Sur le rebord de la fenêtre, une baguette d'encens crépitait dans son brûleur; les vapeurs qui se dégageaient du bâtonnet apparurent délicieuses à Lafrenière, bien qu'un peu étourdissantes. Le maître pria son hôte de s'asseoir pendant qu'il lui servit une tasse. La pièce était remplie de fleurs précieuses et exotiques (orchidées, anthuriums, frangipaniers, oiseaux du paradis);

dehors la tempête grossissait, ce que des ombres derrière le vitrail rouge et bleu permettaient de deviner.

Lafrenière se sentait à la fois étonné et flatté que Doyle se soit informé à son sujet. Aucun des artistes qu'il avait dû interviewer auparavant n'avait pris cette peine.

— Oui, j'ai rédigé ma thèse sur un auteur de la fin du dix-neuvième, Huysmans, un romancier décadent. Au tournant du siècle, il est devenu un défenseur de la pensée catholique. Mon travail s'intitule *Des Esseintes, héros de la société de consommation*.

— Je sais tout ça. Comme je connaissais votre intérêt pour cet auteur, j'ai eu la curiosité de parcourir quelques-uns de ses livres. J'ai aimé *À rebours*. J'ai également trouvé *Là-bas* très divertissant. Un écrivain stimulant, je pense, très rigoureux dans sa marginalité.

— Vous avez lu Huysmans? Quelle belle surprise!

— C'était une façon de comprendre qui vous êtes, *monsieur Lafrenière*. Et expliquez-moi votre surprise. Pourquoi un chanteur populaire ne pourrait-il pas s'intéresser à la littérature?

Doyle ne quittait pas son interlocuteur des yeux. Il possédait un regard pointu. Peut-être que cette acuité lui permettait de tout fouiller, chaque détail, tout ce qui, en s'agglutinant, compose la personnalité d'un être humain. Ses prunelles n'avaient pas la même couleur, l'une étant grise et l'autre verte, ce qui ajoutait à l'allure singulière du personnage.

— Les musiciens que j'ai interviewés jusqu'à maintenant ne connaissaient pas grand-chose en dehors de leur instrument. Mais vous, monsieur Doyle, vous avez une tout autre réputation.

— Je comprends. Et je suis d'accord avec vous : mes collègues n'ont aucune curiosité. Zéro. J'imagine que deux ou trois dans le lot sont doués d'un peu d'intelligence, ce qu'ils cherchent d'ailleurs à masquer. La raison? Ils ne veulent pas effaroucher leur public... Bon, assez là-dessus... Dites-moi, qu'est-ce qui amène un spécialiste de Huysmans,

un ancien de Princeton, à écrire des biographies de rock stars? Nécessités alimentaires?

Lafrenière se sentait un peu gêné par ces questions où Doyle s'intéressait à lui. Une sorte de pudeur, peut-on imaginer.

— Je ne me voyais pas passer ma vie à parler d'auteurs que plus personne ne lit, sauf quelques universitaires. Même Huysmans ne passionne plus grand monde de nos jours. Je trouve ça dommage, mais c'est ainsi. Et puis, les travaux des étudiants à corriger, les comités, l'obligation de publier ou de crever... ce genre d'engrenage ne m'intéresse pas.

— Mouais. Pourtant, vous devez bien savoir que chaque carrière comporte ses platitudes et ses déceptions, y compris la mienne, soyez-en certain. Et vous trouvez que ça vaut la peine de vous occuper de petites bêtes comme moi? Pourquoi donc? J'aimerais que vous m'expliquiez. Habituellement, on me visite parce que j'ai été célèbre jadis. C'est ça qui vous intéresse? Les souvenirs d'une vieille gloire?

Malgré ce que l'on pourrait croire, cette expression de *vieille gloire* que Doyle venait de prononcer ne laissait paraître ni mécontentement ni regret; elle ne faisait que décrire un état de fait. D'ailleurs, le musicien continuait de sourire, presque avec tendresse.

— Vos souvenirs, oui, et votre quotidien actuel. On achète mes livres parce que j'entre dans l'intimité des gens célèbres : vie de jet-set, fréquentation de personnages excentriques, démesure, pression épouvantable des médias, scandales, vous voyez le genre? J'aimerais prendre quelques heures pour vous interroger sur tout ça.

— Ah! là, vous me décevez un peu, je l'avoue... J'aurais cru qu'un littéraire aurait d'autres intérêts que ces potins.

Il regarda le journaliste quelques secondes, en silence, les yeux mi-clos.

— Eh bien, tant pis! lança Doyle. Je suis habitué. Je suppose que rapporter des commérages fait partie de la routine de votre métier,

n'est-ce pas? Vous aurez des questions convenues, auxquelles je répondrai pour une centième fois, par exemple sur ma sexualité soi-disant étrange ou sur mes prises de position politiques, et j'essaierai malgré tout de vous offrir une nouvelle perspective sur ces histoires rabâchées. Vous et moi, nous connaissons bien cette mécanique. Et n'ayez crainte, je ne ferai pas la mauvaise tête : je vais vous aider dans votre travail... Cela dit, êtes-vous bien certain d'avoir gagné au change en ayant abandonné Huysmans pour ça?

— Je ne suis tout de même pas un paparazzi!

Lentement, Doyle versa une nouvelle tasse de thé.

— Non, vous n'êtes pas un paparazzi... Vous savez, quand Jim en attrape un, il le pend là-bas, dans la forêt, et c'est le festin pour les corbeaux.

Il avait fini de remplir la tasse. Il garda son geste suspendu en l'air quelques secondes, puis il déposa la théière sur la table basse et s'esclaffa.

— Eh! Je blague, je blague! Écoutez-moi, dit-il en reprenant son sérieux, je comprends les choses de la manière suivante : l'intérêt de votre public pour une vie comme la mienne, on appelle ça du voyeurisme, n'est-ce pas? Quelque chose qui frise la porno. En décrivant mes mœurs soi-disant bizarres et en revenant sur mes innombrables scandales, votre projet, au fond, consistera à transformer mon existence en une sorte d'objet de désir. Non? Votre matière première, ce sera mon intimité que vous dévoilerez aux regards. Vous étalerez la trame de mes jours et nous savons tous les deux que vos lecteurs, ça va les titiller juste là, très précisément — comment dit-on en français? — *au bas-ventre*. C'est ça? Je vois que nous sommes d'accord. Votre travail sera d'éveiller quelque chose d'ordre sexuel, bien que ce soit à dose homéopathique, n'est-ce pas?

Doyle laissa son propos en suspens, puis il reprit sur son élan. Il ne souriait plus du tout.

— Et maintenant, je vous le demande, qu'est-ce que je vais recevoir, moi, en échange de mes confidences? Où se trouve mon profit là-dedans? L'orgueil d'être désiré par la foule? Ça, c'est peu de choses, avouez-le. L'intérêt de tous ces inconnus, ça ne m'excite plus. Rien au niveau de mon bas-ventre à moi, même à dose homéopathique. C'est vrai qu'en vous confiant le secret de quelques scandales, ce sera avantageux pour mes ventes de disques — ça me vaudra quelques téléchargements supplémentaires, à deux sous chacun. Dans mon métier, ça se déroule de cette manière : la rock star se laisse aller à une confession bien juteuse, il étale ses péchés, ce qui se transforme en publicité. Donnant donnant. Les règles du jeu... Mais moi, le Billboard ne m'intéresse plus. J'ai d'autres motifs d'aimer la musique que les droits d'auteur. Alors, croyez-vous que je me contenterai d'un marché où vous me faites perdre mon temps sans que j'obtienne quoi que ce soit en retour? Je vous avertis, ce n'est pas certain... J'espère que vous aurez le bon goût de me proposer des sujets plus stimulants que ce qui excite le voyeurisme des petites gens, sinon je serai très, très déçu. Après tout, si je vous ai choisi pour ma biographie, vous plutôt qu'un autre, ce n'est pas pour rien. Vous me comprenez?

Lafrenière était habitué à certaines exigences de la part des artistes et, en temps normal, cela ne le tracassait qu'assez peu. Or, cette fois-ci, il n'avait pas affaire à une quelconque star. Il avait devant lui Derek Doyle. Il importait de se montrer digne de lui.

— Je comprends très bien, monsieur... Je vous assure que l'essentiel de mon livre va porter sur votre travail, sur votre musique. J'aimerais parler avec vous du processus de création. Qu'est-ce qui se passe au fond de vous quand vous inventez une nouvelle chanson? Je veux démystifier ça auprès du public. Rien à voir avec les scandales et les potins, n'est-ce pas?

Lafrenière essayait de se corriger, de prouver qu'il était quelqu'un de bien, pas un de ces reporters de journaux jaunes. Doyle le regarda d'un air vaguement ennuyé.

— Le processus de création... Autrement dit, j'aimerais savoir de quelle façon germe une idée, un nouveau son, un vers ou une musique... Tout part d'une page blanche ou d'un écran d'ordinateur, bref du vide, puis, peu à peu, avec du temps, des expériences, des combinaisons inédites, ça se transforme en une pièce d'art... Dans une entrevue au *Daily Mirror*, vous parliez de Rimbaud. Sa vie, son œuvre, tout ce qui vient de lui vous passionne, n'est-ce pas? Comment travaillait son intelligence quand il a écrit son sonnet des *Voyelles*? Comment se sentait-il alors, je veux dire physiquement? Et il s'est servi de quelle méthode pour composer son poème? Est-ce qu'il agençait les mots comme les pièces d'un puzzle? À moins qu'il ait réussi un tour bien plus radical. J'imagine qu'à force d'absinthe et de privations, il a pu mettre en marche un flux cérébral nouveau, une expérience sensorielle qu'aucun être vivant n'avait tentée avant lui. Et Van Gogh avec ses ciels de nuit, ses étoiles emmêlées dans des tourbillons de nuages, au-dessus des églises? Au moment de peindre, qu'est-ce qui s'agitait dans sa tête? C'étaient des coups de folie? Des hallucinations que l'humanité n'a réussi à comprendre que lorsqu'elle est devenue aussi schizo que lui? À moins que son génie ait consisté à bâtir un univers dans une dimension libérée du temps, délivrée de conscience, où tout se résume à l'acte le plus simple, celui de tracer un trait de couleur, du bleu ici, du jaune là... Vous voyez ce que j'essaie de dire? Rimbaud et Van Gogh sont disparus. Ils ne peuvent plus s'expliquer. Mais vous, vous existez en chair et en os. Comment vous sentiez-vous en composant *Wait for the Wave*, par exemple quand vous avez inventé la mélodie du refrain? Comment votre esprit fonctionnait-il? J'imagine que vous étiez plongé dans un univers différent du nôtre, quelque chose d'intense, à part de la vie normale. Non? Quelque chose d'effrayant ou de délicieux, je ne sais pas. Un peu comme dans l'amour, juste avant l'orgasme.

— Juste avant l'orgasme? Aïe, aïe, aïe! Je vous écoutais, votre discours présentait un certain intérêt, oui vraiment, même s'il me donnait

l'impression d'entendre un élève qui débite un exposé appris par cœur. Mais il vous a fallu finir sur cette niaiserie. Quelle sottise de comparer mon travail à quelque chose d'aussi médiocre qu'une baise!

Oh, mon Dieu! Doyle avait raison. Lafrenière s'était laissé emporter et il avait terminé son laïus par une stupidité. L'analogie entre l'art et l'amour est commune, banale en fait, comme s'il n'y avait rien de plus digne chez l'être humain que ses coïts. Et justement il s'était appuyé là-dessus, sur cette comparaison d'une bêtise sidérante. Il resta étonné de sa propre sottise.

— Vos interrogations à propos de la création n'ont rien de neuf, vous en conviendrez. Mais puisque vous insistez, je suppose qu'on pourra fouiller ça de nouveau. En attendant, Jim vous accompagnera jusqu'à votre chambre. Nous nous reverrons dans une heure, au souper. Je vous avertis : ne me faites pas patienter.

Ils se serrèrent la main. La seconde d'après, le musicien avait quitté le boudoir.

Le journaliste avait commis quelques faux pas, c'est clair, si bien qu'il éprouva un véritable soulagement au moment où le maître lui tourna le dos pour s'en aller. Doyle traînait la réputation d'un personnage malcommode en entrevue et il avait pris soin de placer quelques points sur les *i*, quitte à blesser l'orgueil de son interlocuteur. Au moins, Lafrenière avait réussi à lui donner la réplique. Il avait brisé la glace.

*

Lafrenière suivait Jim silencieusement, les yeux plantés sur sa nuque épaisse, tatouée d'une croix gammée. Le tapis sur lequel ils marchaient multipliait les figures géométriques teintées en noir sur un fond rouge pâle. L'objet avait sans doute été tissé en Iran, au fond d'une échoppe poussiéreuse d'Ispahan; un ouvrage magnifique qui avait occupé pendant des mois entiers la vie d'un artisan à la fois modeste et génial. Sous sa paume, Lafrenière sentit la matière fraîche du bois

d'un cerisier. Un ébéniste en avait travaillé la matière, de la spirale du premier pilastre jusqu'au couronnement de la main courante. La rampe semblait curieusement froide : juste à la toucher, l'épiderme se glaçait. En haut de l'escalier se trouvait un tableau ancien. En grimpant vers la toile, Lafrenière vit qu'elle représentait un épisode de chasse où une meute de chiens, oui, c'était bien cela, s'acharnait sur un cerf sans défense. En posant le pied sur la marche la plus élevée, il put distinguer quelques hommes bien nés, richement vêtus, dressés sur leurs étrières, prêts à tuer la bête.

En atteignant enfin le palier, Lafrenière ne se sentit pas très bien. Était-ce la croix gammée qui s'était balancée devant ses yeux ? Était-ce la vie de cet animal qui allait être massacré ? Pourquoi donc ce malaise ? L'espace d'un instant, il eut envie de s'en retourner à Sainte-Anne-des-Monts.

— Voilà, monsieur, murmura Jim.

Il venait d'ouvrir la porte de la chambre où Lafrenière allait passer l'essentiel de la prochaine semaine. Il actionna l'interrupteur ; une lampe torchère s'alluma. Lafrenière eut à peine le temps de se faufiler entre le chambranle et la poitrine du bonhomme que celui-ci referma la porte derrière, presque en la claquant.

Au premier coup d'œil, la pièce, tapissée de vert paon, apparut vaste, en fait si démesurément vaste qu'elle laissait une impression de vide. Le lit occupait le milieu de l'espace ; il semblait flotter sans amarres. Une commode de bois précieux, aux lignes compliquées, s'établait à gauche. Toujours dans le même style se trouvait un secrétaire où Lafrenière allait éparpiller ses notes. À droite, une armoire-penderie soutenait un grand miroir et, un peu plus loin, une immense pendule s'imposait, magnifique, au tic-tac vieux de cent cinquante ans. Les yeux de Lafrenière se portèrent ensuite sur une bibliothèque. Des lampes sur pied et un tapis turc, majestueux avec ses motifs végétaux qui s'entrelaçaient à l'infini, complétaient l'ameublement. Au mur,

des tableaux. D'abord le portrait d'un homme d'affaires daté de la fin du dix-neuvième siècle, puis des dessins représentant des visages de jeunes filles; enfin des natures mortes, des œuvres splendides. L'une, surtout, représentait la vanité de toutes choses, avec ses fleurs fanées, ses fruits que la pourriture commençait à abîmer, ses cordes de guitare cassées et ce crâne vers lequel les yeux du spectateur se trouvaient constamment ramenés.

La fenêtre de la chambre occupait toute la largeur de la pièce et permettait au regard de plonger vers la vallée de la rivière Sainte-Anne, en contrebas. Du moins, c'est ce que Lafrenière supposait : la neige tombait de plus en plus densément, sans compter que la nuit obscurcissait l'espace, si bien qu'il lui était impossible de distinguer quoi que ce soit du paysage. Il referma les lourds rideaux de velours ocre.

Lafrenière avait besoin d'une douche pour se débarrasser de la moiteur qu'il avait accumulée en voyage. La salle de bain, au carrelage en damier noir et blanc, aux miroirs où se reflétait sa figure pâle, présentait tout le confort moderne, ce qu'il apprécia au plus haut point. Il se déshabilla lentement. Entré dans la cabine, il ajusta la puissance du jet, sa température également, presque bouillante, à sa convenance. En se savonnant, il repensa aux détails de sa première rencontre avec Doyle. L'allure physique du musicien possédait quelque chose de déconcertant. Lafrenière avait vu des centaines de photos de lui. Il le savait très mince. Toutefois, en chair et en os, Doyle lui semblait cadavérique. Un véritable squelette surmonté d'une tête où tranchait l'arête des os, singulièrement aux tempes et au découpé des mâchoires. Mangeait-il convenablement ou se nourrissait-il seulement de biscuits secs, comme dans le temps, à Los Angeles? En dépit du passage des années, Doyle restait élégant avec ses cheveux blancs coiffés en une magnifique queue de cheval, et sa veste aux fines rayures jaunes sur un fond bleu marine, sa chemise impeccable, sa cravate qu'on lui avait fabriquée — on peut supposer — à Milan, ses chaussures que son bottier venait de lui envoyer de Londres,

bref tous ces attributs du chic permettaient à Lafrenière de retrouver dans cet arrière-pays de la Gaspésie le dandy qui avait dicté pendant des décennies les avancées de la mode. Et cependant, le journaliste avait éprouvé un subtil mais réel sentiment d'inquiétude à l'observer, sans doute à cause de sa figure livide et de ses doigts osseux, comparables à ce qu'on aperçoit sur les toiles d'Egon Schiele. Il y avait aussi cette espèce de poudre qui lui tombait du visage. Lafrenière avait cru à du maquillage qui se desséchait, mais non, ces efflorescences neigeaient bel et bien de la peau de Doyle comme si elle s'éparpillait en poussière.

Sa douche prise, habillé de frais, malheureusement vêtu de manière si banale qu'il s'en sentait honteux, Lafrenière disposait d'encore quelques minutes pour vider sa valise et déposer son ordinateur portable sur la table de travail. Le réseau sans-fil fonctionnait à merveille. Il en profita pour aviser son éditeur qu'il venait d'arriver, puis il envoya un courriel à Sarah pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il s'ennuyait déjà d'elle, que le voyage en autocar avait été long et pénible, mais qu'enfin il se trouvait chez son idole de jeunesse. Il conta que l'endroit était magnifique : un manoir bâti il y a plus d'un siècle par William Van Horne, le magnat des chemins de fer, qui avait eu le plaisir de pêcher la truite dans les parages, au bas de la montagne. Un lieu retiré, sans voisin à vingt kilomètres à la ronde. Était-ce dommage, cet isolement ? Peut-être pas, car n'y a-t-il pas un bonheur à se placer en retrait du monde ? N'est-ce pas ainsi que les moines expérimentent leurs méditations les plus exaltantes ? En tout cas, il allait pouvoir se concentrer sur son travail. Et c'était justement pour cette raison, la solitude, que Doyle avait choisi de s'installer dans cette habitation, si loin de l'univers des hommes, au bout de routes interminables. Lafrenière plaça enfin son téléphone cellulaire en mode hors-ligne, car il ne voulait pas que le monde extérieur le dérange à tout propos, à des moments où il ne le souhaitait pas.

Vingt heures moins dix. L'heure du repas approchait. Il fallait bientôt descendre : Doyle détestait les retards et il prenait pour un

sacrilège tout ce qui gâchait son temps. Il désirait le consacrer tout entier à composer, à inventer de nouvelles formules poétiques ou, simplement, à se plonger dans la contemplation d'un paysage. C'est ce que Lafrenière avait lu dans une entrevue que le musicien avait donnée il y a quelques années à *Rolling Stones*. Il s'apprêtait donc à descendre lorsque ses yeux se tournèrent vers la bibliothèque. Doyle y avait-il placé des livres de photographies, par exemple sur la région, comme on le voit souvent dans les chambres d'invités ou dans les pièces de séjour des auberges de campagne? Ou bien avait-il eu la délicatesse de laisser sur les étagères quelques-unes des œuvres de Huysmans? Ou peut-être celles de Rimbaud? Ou de Blake? Ou encore d'Alistair Crawley ou d'un autre de ces auteurs mystérieux que l'artiste aimait citer en tête des notices de ses disques? Il y en avait pour cinq rayons. Curieux, Lafrenière se pencha sur les étagères. Qu'y avait-il? Eh bien, rien que du Sade! Tous ses romans, ses essais, sa correspondance, absolument tout, dans l'édition de Jean-Jacques Pauvert, les quinze tomes luxueusement reliés de chevreau. Quand, du bout de l'index, il arriva au dernier livre de la collection, Lafrenière constata qu'il y avait une seconde, puis une troisième et jusqu'à une quatrième série, celle-là incomplète puisqu'elle s'arrêtait au volume trois, à *La philosophie dans le boudoir*. Toute la bibliothèque était occupée par le même auteur, comme s'il n'y en avait pas eu d'autres de toute l'histoire de la littérature! Doyle lançait-il un message? Avait-il voulu provoquer son invité? Il faudrait réfléchir à cela plus tard. Pour l'instant, Lafrenière devait descendre souper.

*

En pénétrant dans la salle à manger, une pièce sans fenêtre, assez vaste, aux murs d'un rose très pâle et au plafond éclairé de quatre globes de verre, Lafrenière aperçut debout aux côtés de Doyle une jeune femme mince, visiblement timide, recroquevillée sur elle-même et, à sa grande surprise, un garçon de dix ou onze ans. L'enfant était assis et regardait en

l'air, les jambes ballantes sous lui, la bouche entrouverte, des écouteurs aux oreilles. Une dizaine de photographies anciennes faisaient le tour des murs. Elles montraient toutes, sous différents angles et en différentes saisons, la même bâtisse, une sorte de gentilhommière de style victorien juchée au bord d'une falaise, évidemment le manoir de Van Horne tel qu'on pouvait le voir jadis, il y a un siècle et demi.

— *Mon cher! Heureux de vous retrouver!*

Doyle s'avança pour accueillir son invité, s'adressant à lui en français. En lui donnant la main, Lafrenière eut la sensation de toucher un vieux parchemin.

— Je vous présente Jenny, mon infirmière. Elle est jolie, n'est-ce pas? Toujours triste, mais jolie.

Lafrenière était surpris que Doyle pose ce jugement devant elle; il trouvait ce sans-gêne un peu indélicat. Il serra la main de la demoiselle; elle l'avait moite. Jenny détourna son regard, comme si elle avait honte de quelque chose. Venait-elle de commettre une faute? Ou bien est-ce de sa personne tout entière qu'elle avait honte? Pourtant, Doyle avait dit juste : avec ses beaux yeux doux, son teint pâle et son allure délicate, elle paraissait mignonne. Elle portait un tel air de fragilité qu'un souffle aurait pu la détruire. Son corps n'avait pas plus de formes que celui d'un jeune garçon.

— Jenny, en effet, me soigne. Mon alimentation serait, paraît-il, déficiente; elle m'administre donc quelques suppléments. Il me faut aussi des remontants chaque jour ou, au contraire, des calmants. Mes humeurs sont parfois extrêmes, alors j'ai besoin de quelques adjuvants artificiels. On peut à peine parler de drogues. Seulement, je dois tenir le coup, vous comprenez? Travailler de façon fonctionnelle. C'était bien pire à Berlin et surtout à Los Angeles. Là-bas, mes neurones tournaient à toute allure, mais mon corps, oh! j'étais une véritable loque! Il a fallu que mon docteur s'en occupe et, maintenant, le rôle de Jenny consiste à réguler ma machine. Piqûres et tisanes, n'est-ce pas, ma nymphe?